

# LES ECHOS DE SAINT-MAURICE

Edition numérique

Laurent REY

Réponse à Ahumar par un élève de Principes et  
Rudiments de 1877-78

Dans *Echos de Saint-Maurice*, 1919, tome 17, p. 172-176

© Abbaye de Saint-Maurice 2010

# Réponse à Ahumar <sup>(1)</sup>

par un élève de Principes et Rudiments de 1877-78

Ces temps sont révolus  
Dès quarante ans et plus.  
V. HUGO.

Monsieur le Professeur,

Vous avez, dans les derniers *Echos*, interpellé les élèves de Principes et Rudiments de 1877/78 ; vous avez livré leurs noms à la grande publicité, presque à la célébrité. Vous les avez interpellés, dis-je ; nous voici, nous sommes encore quelques-uns pour répondre : « Présent ».

*Ejus est loqui.*

Vous avez tisonné, Monsieur le Professeur, dans la cendre du passé, vous y avez retrouvé quelques étincelles, et les avez fait revivre. C'est loin, c'était le bon vieux temps : *haec olim meminisse juvabit*. Le bon vieux temps est toujours celui de la jeunesse, où les impressions sont plus vives, laissent dans le cerveau, et aussi dans le cœur une empreinte que l'usure de la vie n'efface plus.

Nous nous souvenons, bien sûr de toutes les choses que vous nous avez contées ; pour ma part, je me souviens, comme s'il datait d'avant-hier, du jour où vous nous avez conduits à Ripaille.

Je me souviens que le Préfet du Collège de Thonon, à qui vous nous avez fait l'honneur de nous présenter, vous a félicité de notre air intelligent. Il ne pouvait guère dire plus, car nous ne lui faisons pas de longs discours ; il jugeait des élèves par le maître.

Je me souviens que vous nous avez amenés en pèlerinage auprès du grand châtaignier dont l'apôtre du Chablais avait fait sa chaire ; nous nous sommes mis à six pour entourer de nos bras le tronc vénérable. Il est vrai que nos bras n'étaient pas très longs.

Et au retour, sur le bateau, me remémorant votre conférence de la journée sur l'antipape Amédée de Savoie,

(1) Voir le numéro des « Echos » de Décembre 1918.

je faisais part de mes réflexions à mon camarade, l'archéologue en herbe ; savez-vous ce qu'il me répondit : « Je voudrais bien être antipape, ce doit être intéressant d'habiter un vieux château, et de faire ripaille. »

Il n'était pas grand l'archéologue ; on le voit sur la photographie que vous avez reproduite ; il arrive bien au troisième bouton de la tunique du futur curé de St-Maurice. Je n'avais d'ailleurs rien à lui envier, puisque, deux ans durant, nous avons dirigé les deux ensemble, les rangs des collégiens, et vous aviez, Monsieur l'Inspecteur, la fâcheuse habitude de nous classer par ordre de taille. Il n'était pas grand, mais alors déjà il était précoce et frondeur, et montrait un esprit que la suite des temps n'a fait que confirmer.

Nous nous souvenons de la Grande Promenade de Thonon, certes, et de combien d'autres choses encore. *Multa exempla sunt, suffecerit unum.*

Pas d'Abondance, par exemple, pour la bonne raison que je n'y étais pas.

Pendant que vous arpentez la Savoie, vos novices MM. Métroz et Fournier mort depuis, me faisaient prendre au Chalet de l'Abbaye, ma première c....ulotte.

Nous nous souvenons entr'autres que l'année scolaire 1876/77 a duré dix mois et dix jours.

Je n'étais pas encore sous votre juridiction ; notre Professeur de Préparatoire nous lançait dans la haute politique internationale ; il nous montrait les canons russes braqués sur la Turquie. Je n'avais jamais vu de canons, mais à l'accent du discours, nous sentions que cela devait être terrible.

Vous devez vous souvenir aussi, vous avez passé là-dessus comme chat sur braise, de la grève de juillet 1877. Je viens de rappeler que l'année scolaire a duré dix mois et dix jours. Elle s'était ouverte le 11 septembre 1876, et devait normalement se fermer le 24 ou le 29 juin 1877. Vous nous avez retenus jusqu'au 21 juillet, sans un jour de vacance, ni à Noël, ni au Nouvel-An, ni à Pâques, ni à la Trinité.

*Mea sententia est*, vous l'admettez aujourd'hui, que c'était intolérable, et que la grève de protestation d'un

jour, lorsque les étudiants, les Grands, refusèrent d'obéir à la cloche, et de réintégrer la salle d'étude, était la plus justifiée des grèves.

Il est vrai que cette année-là, les Grands étaient de fameux lulus, des hommes, des hommes faits. Rappelez-vous les Durier, les Meizoz, les Detorrenté, les Martin, les Vermot, pour ne parler que des morts. *Vivorum memini, nec possum oblivisci mortuorum*. Il a fallu toute l'éloquence persuasive, à l'emporte-pièce, de leur Inspecteur, qui fut depuis le vénéré M<sup>gr</sup> Abbet, pour rétablir le calme et ramener la discipline.

Nous nous souvenons encore d'autres choses, *hoc erit mihi dolori*, dont je puis parler après quarante ans, sans passer pour pactiser avec l'émeute, et la révolution. Je ne crois pas, d'ailleurs, que vous-même, et vos honorables collègues de la Conférence des Professeurs, ayez été les auteurs responsables de cette prolongation insolite des cours. On avait, paraît-il, en Haut-lieu, décidé de changer la période des mois scolaires, de la commencer plus tard en automne, pour la terminer plus tard en été ; et au lieu de prolonger les vacances, on prolongea le travail.

C'était inadmissible, mais le Gouvernement, *natus imperio*, tracassier par définition, n'en fait jamais d'autres. C'était alors déjà, l'abus des pleins pouvoirs.

Vous souvenez-vous qu'un soir, au retour de la promenade vespérale, un parti de mécontents ont renversé tous les bougeoirs du dortoir, *in obscuritate corridoli*.

Vous rappelez-vous que, quelques jours plus tard, un coup de sifflet, lancé au moment où l'éteignoir de l'Inspecteur, (ce n'était pas encore vous, Monsieur le Chanoine) achevait son office, donnait le signal d'un chambardement général.

*Eloquar an sileam ?...* Vous ne m'en voudrez pas si je fais cette confession ; pendant que M. l'Inspecteur arpentait le dortoir de long en long, avec des menaces terribles en mots énergiques et hachés, une succession de *quos ego...*, je n'en menais pas large dans mes draps (*o me miserum*) secoué par la frousse comme une feuille d'automne par le vent, pareil au Turc traqué par le

Russe. Je crois que jamais de ma vie je n'ai autant tremblé, j'en frémis encore.

Eh oui, mais je dois à ma décharge ajouter que si j'ai donné le signal du branle-bas, je n'y ai point pris part, j'avais bien trop peur de mon ouvrage, et m'en suis repenti depuis ; j'avais été soudoyé et perverti par un coquin, plus grand que moi, qui m'avait fourni l'instrument du crime, le sifflet de la révolte. Il vit toujours ce coquin, mais il a mal tourné, il est devenu conseiller national. Vous le retrouverez dans une des photographies que vous avez publiées, et si ces lignes lui tombent sous les yeux, elles réveilleront en lui un remords qui n'aurait jamais dû l'abandonner.

« Manger l'herbe d'autrui, quel crime abominable. »

A côté de cela, à côté de ces frasques inséparables de la faiblesse humaine, nous avons été, n'est-il pas vrai, de braves garçons, vus surtout dans la pénombre du vieux temps.

Je ne veux pas dire que nous soyons devenus des aigles, nul de nous n'a dit : *Ego nominor leo*, non, loin de là, mais de modestes pigeons, des toutous fidèles. Nous nous sommes mariés, et avons eu beaucoup d'enfants. Vous les avez eus chez vous. Ils ont été pourtant plus ambitieux que nous. Votre théâtre les a vus dans « Athalie » et l'« Aiglon », tandis que nous nous contentions d'« Esther » et des « Plaideurs ».

Nous n'avons à vous présenter, parmi nous, ni un évêque, ni un colonel ; tout au plus quelques majors, aujourd'hui de Landsturm, quelques avocats, quelques députés, quelques curés de bonnes paroisses, dont l'un ou l'autre pourra, avec le temps, devenir chanoine.

Personne de nous n'a construit la salle Supersaxo, tout au plus pouvons-nous vous offrir pour la montrer, un archéologue doublé d'un peintre, pour qui les traits augustes de vos Abbés n'ont pas de secret.

En somme, nous n'avons point fait claquer de porte ; nous avons parcouru notre vie sans bruit, avec des ronnelles de caoutchouc aux talons.

Avons-nous bien tenu nos comptes ?

Pas toujours, malgré votre lumineuse démonstration de la preuve par neuf, que je serais bien embarrassé de répéter, et qui n'empêche pas que, malgré tout, la preuve par neuf est la plus fallacieuse que je connaisse.

Avons-nous fait tout notre devoir ?

J'en doute, ayant encore à l'esprit votre leçon de catéchisme sur la « présomption ».

Il n'y a pas si longtemps, je ne sais plus à quelle occasion, un de nos collègues, dans une fête où plusieurs d'entre nous étaient réunis, portait un « toast » à la classe de Principes et Rudiments de 1877/78. Vous y étiez, Monsieur le Professeur, en esprit tout au moins, et en levant nos verres, nous avons pensé à vous, nous avons trinqué et bu à votre santé.

Ici, comme en toutes choses, il faut une conclusion pratique.

On fête beaucoup d'anniversaires, les jeunes leurs vingt ans ; les hommes (et les femmes) leurs noces d'argent ; à cinquante ans, on se réunit, se souvenant que lorsqu'on aborde la cinquantaine, (excusez la vulgarité de l'expression, c'est un proverbe) le cœur tombe dans la bedaine. Les mêmes s'étaient d'ailleurs réunis lorsqu'ils avaient quarante ans ; en 1912, le bataillon 10 de Genève a commémoré le vingtième anniversaire de son passage du St-Bernard, sous la conduite de M. Ador, aujourd'hui Président de la Confédération.

Me permettez-vous de vous suggérer une bonne idée : invitez un jour, tous ensemble, ils ne sont plus si nombreux, ceux qui furent sous votre férule en 1876/78. La réunion de ces vieux papas, à l'occasion du vingt-et-unième anniversaire de la distribution des prix de 1878, sera la plus charmante des réunions. Je vous promets qu'il n'y aura pas de sifflet, puisque vous me l'avez confisqué.

Je vous présente, notre cher Professeur, tant en mon nom, qu'au nom de mes camarades, l'expression de notre plus affectueux souvenir.

Laurent REY.